

VIII

C'était Hyacinthe, le domestique du marchese, lequel était assis sur un tertre de gazon, sous un large laurier, et près de lui, Apollon, le chien de son maître. Le chien était presque debout, car il avait mis ses pattes de devant sur les genoux écarlates du petit homme, et regardait curieusement ce que faisait celui-ci, qui, tenant en ses mains des tablettes, y écrivait de temps en temps quelque chose, souriait d'un air sentimental, secouait la tête, soupirait profondément, puis, tout ravi, se mouchait le nez.

— Que diable, Hirsch Hyacinthe! lui criai-je, est-ce que tu fais des vers? Allons, les signes sont favorables: Apollon est auprès de toi, et le laurier s'incline déjà sur ta tête!

Mais je faisais injure à ce pauvre garçon. Il me répondit avec douceur: — Des vers? Oh! mon Dieu, non! j'aime les vers, mais je n'en fais point. Et puis qu'écrirais-je? N'ayant rien à faire pour le moment, j'écrivais, pour mon plaisir, la liste de ceux de mes amis qui ont pris jadis des numéros de loterie dans ma collecte. Il y en a

même quelques-uns qui sont encore mes débiteurs.. Mais ne croyez pas, monsieur le docteur, que je voulais parler de vous... nous avons le temps, vous êtes solide. Ah! si vous aviez la dernière fois joué seulement le 1363 au lieu du 1364, vous seriez aujourd'hui un homme de cent mille mares banco, et vous n'auriez pas besoin de courir ici par monts et vallées: vous pourriez rester à Hambourg, tranquille et content, et assis sur votre sofa, vous faire raconter paisiblement comment est faite l'Italie. Aussi vrai que Dieu me soit en aide! je ne serais pas venu jusqu'ici sans l'amitié que j'ai pour M. Gumpel. Ah! que de chaleur, de dangers, de fatigues il me faut supporter! S'il y a une extravagance à faire, ou une chimère à pourchasser, il faut que M. Gumpel en soit, et moi, il me faut trotter derrière lui. Il y a déjà bien longtemps que je serais parti, s'il pouvait se passer de moi. Car qui raconterait ensuite chez nous combien d'honneur on lui a fait, et que de civilisation il a acquis dans l'étranger? Et, s'il faut dire la vérité, je commence moi-même à tenir beaucoup à la civilisation. A Hambourg, je n'en ai, Dieu merci, pas besoin, mais on ne sait pas où l'on peut se trouver un jour. C'est un tout autre monde à présent, et l'on a raison: un peu de civilisation pare tout de suite son homme. Et puis quel honneur on en retire! Lady Maxfield, par exemple, comme elle m'a reçu et fait honneur ce matin, tout à fait comme son égal! Elle m'a donné un francesconi pour boire, quoique la fleur n'eût coûté que cinq paoli. D'un autre côté, c'est un vrai plaisir quand

on tient dans ses mains le petit pied blanchet d'une belle dame.

Je ne fus pas peu surpris de cette dernière remarque, et me dis à part moi : — Est-ce une raillerie ? Mais comment le drôle a-t-il déjà pu avoir connaissance du bonheur qui m'est échu aujourd'hui même, pendant qu'il était occupé de l'autre côté de la montagne ? S'est-il donc passé là-bas une scène semblable, et faut-il y voir une ironie du grand poète comique d'en haut, qui a peut-être fait jouer au même moment, pour l'amusement de son public céleste, un millier de scènes pareilles, qui se parodient réciproquement ? Cependant ces deux suppositions étaient sans fondement ; car, après l'avoir longtemps pressé de questions, et lui avoir promis à la fin de n'en rien dire au marquis, le pauvre homme m'avoua que lady Maxfield était au lit quand il lui avait apporté la tulipe, et qu'au moment où il avait voulu lui débiter sa belle harangue, un des pieds de la dame s'étant découvert, il y avait remarqué des cors. Il lui avait aussitôt demandé la permission de les couper, et sur-le-champ cette permission fut gracieusement accordée. On m'a récompensé, ajouta le bonhomme, pour ma cure en même temps que pour la remise de la tulipe, par un francesconi.

— Mais je ne le fais toujours que pour l'honneur, fit remarquer expressément Hyacinthe, et c'est aussi ce que j'ai dit au baron Rothschild, quand j'eus l'honneur de lui couper les cors. Cela se passa dans son cabinet ; il

était assis sur son fauteuil vert comme sur un trône, et parlait comme un roi. Autour de lui se tenaient debout tous ses courtiers, et il donnait ses ordres, et il envoyait des estafettes à tous les rois; et, pendant que je lui coupais les cors, je me disais dans mon cœur : — Tu tiens dans tes mains le pied de l'homme qui a lui-même dans ses mains le monde entier; tu es maintenant aussi un homme important; si tu lui roignes en bas un peu trop près du vif, il deviendra de mauvaise humeur, et roignera encore plus cruellement en haut les plus grands rois...; ç'a été le plus beau moment de ma vie.

— Je me figure facilement toute la beauté de ce sentiment, monsieur Hyacinthe. Mais quel est celui de la dynastie des Rothschild que vous avez ainsi amputé? Était-ce le Breton au cœur fier, l'homme de Lombard-Street, qui a établi un mont-de-piété pour les empereurs et pour les rois?

— Cela s'entend, monsieur le docteur; je veux dire le grand Rothschild, le grand Nathan Rothschild, Natan le Sage, chez lequel l'empereur du Brésil a mis en gage sa couronne de diamants. Mais j'ai eu aussi l'honneur de connaître le baron Rothschild de Francfort, et, quoique je n'aie pas eu le plaisir d'être intime avec son pied, il a pourtant su faire cas de moi. Quand le marquis lui dit que j'avais été collecteur de la loterie, le baron dit avec beaucoup d'esprit : — Et je suis aussi quelque chose comme cela; je suis, ma foi, le collecteur en chef des billets de la loterie Rothschild, et, sur

mon honneur, mon collègue ne doit point manger avec les domestiques : il s'assoira à table auprès de moi... Et aussi vrai que puisse Dieu me donner tous les biens, monsieur le docteur, j'ai été assis à côté du baron Rothschild de Francfort, et il m'a traité comme son égal, tout famillonnairement. J'ai été aussi chez lui au fameux bal d'enfants qui a été mis dans les gazettes. Il ne me sera plus donné dans ma vie de revoir autant de luxe et de dépense. J'avais pourtant été à Hambourg à un bal qui coûtait 1,500 marcs et 8 schelings; mais, bah! ce n'était qu'une crotte de poulet auprès d'un tas de fumier. Que d'or, d'argent et de diamants j'y ai vus! Que d'étoiles et d'ordres! L'ordre du Faucon, la Toison-d'Or, l'ordre du Lion, l'ordre de l'Aigle..., jusqu'à un tout petit enfant, je vous l'assure, un tout petit enfant qui portait un ordre de l'Éléphant. Les enfants étaient supérieurement bien masqués, et jouèrent aux emprunts : ils étaient déguisés comme des rois, avec des couronnes sur la tête, mais il y en avait un grand garçon qui était habillé juste comme le vieux Nathan Rothschild. Il joua très-bien son rôle, avait ses deux mains dans ses goussets, faisait sonner son or, secouait la tête en faisant la moue quand un des petits rois lui voulait emprunter quelque chose. Mais il n'y avait que le petit avec un habit blanc et des culottes rouges, auquel il caressait amicalement les joues, et il lui disait : — Tu es mon plaisir, mon favori; tu me fais honneur, mais ton cousin Miguel n'aura rien de moi; je ne prêterai rien à ce fou,

qui dépense chaque jour plus d'hommes qu'il n'aurait à en consommer par année; il sera cause qu'il arrivera encore quelque malheur dans le monde, et mes affaires en souffriront. Aussi vrai que puisse Dieu me donner tous les biens, le jeune garçon joua très-bien son personnage, surtout quand il soutint sous les bras le grand enfant emmaillotté dans du satin blanc avec des lis d'argent vrai, et il lui disait de temps en temps: — Allons, allons, conduis-toi bien; prends garde de ne te pas faire chasser encore une fois, afin que je ne perde pas mon argent. Je vous assure, monsieur le docteur, que c'était un plaisir d'entendre le jeune garçon; et les autres enfants aussi, tous de charmants enfants, jouèrent bien leur rôle, jusqu'au moment où on leur apporta un gâteau, et où ils se battirent pour le morceau le meilleur; ils s'arrachèrent leurs couronnes, crièrent et pleurèrent, et il y en eut même dont les culottes..